

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz (éd.)

STYLES

GENRES, AUTEURS

6. La Suite du roman de Merlin, *Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse*

Chateaubriand / Guyot – 979-10-231-2002-8

PUPS 

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre plus vive reconnaissance à Jean-Dominique Beaudin, Gérard Berthomieu, Jean-Louis de Boissieu et Françoise Rullier-Theuret pour leurs relectures attentives, si précieuses, des articles de ce volume.

Notre gratitude va également à Georges Molinié qui, malgré ses multiples obligations, nous a fait l'honneur et l'amitié de préfacer ce recueil.

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET DE LINGUISTIQUE FRANÇAISES

Collection dirigée par Olivier Soutet

Série « Bibliothèque des styles »

1. *Styles, genres, auteurs*

Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon

2. *Styles, genres, auteurs*

Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux

3. *Styles, genres, auteurs*

La chanson de Roland, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet

4. *Styles, genres, auteurs*

La Queste del Saint Graal, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris

5. *Styles, genres, auteurs*

Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras

La Réécriture : formes, enjeux, valeurs autour du Nouveau Roman

par Anne-Claire Gignoux

René Char : une poésie de résistance. ÊTRE et FAIRE dans les Feuilletts d'Hypnos

Isabelle Ville

Série « Études linguistiques »

Empirical Issues in Formal Syntax and Semantics 4

Questions empiriques et formalisation en syntaxe et sémantique 4

C. Beyssade, O. Bonami, P. Cabredo Hofherr, F. Corblin (dir.)

Référence nominale et verbale, Analogies et interactions

par Maria Asnes

Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset

Danièle James-Raoul et Olivier Soutet (dir.)

La Polysémie

Olivier Soutet (dir.)

Cohérence et discours

Frédéric Calas (dir.)

Indéfini et prédication

Francis Corblin, Sylvie Ferrando et Lucien Kupferman (dir.)

Études de linguistique contrastive

Olivier Soutet (dir.)

Langue littéraire et changements linguistiques

Françoise Berlan (dir.)

*Vân Dung Le Flanchec et
Claire Stolz (éd.)*

STYLES
GENRES, AUTEURS
n°6



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de Langue française
et l'Équipe « Sens, texte et histoire » (EA 2568) de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN édition papier : 2-84050-476-6

PDF complet : 979-10-231-1993-0

Molinié – 979-10-231-1994-7

Merlin / Marcotte – 979-10-231-1995-4

Marot / Lecoite – 979-10-231-1996-1

Marot / Vignes – 979-10-231-1997-8

Molière / Gaudin-Bordes – 979-10-231-1998-5

Molière / Hache – 979-10-231-1999-2

Prévost / Salvan – 979-10-231-2000-4

Prévost / Steuckardt – 979-10-231-2001-1

Chateaubriand / Guyot – 979-10-231-2002-8

Perse / Gardes Tamine – 979-10-231-2003-5

Perse / Vallespir – 979-10-231-2004-2

Maquette et réalisation de l'édition papier : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

versions PDF : 3d2s/Emmanuel Marc Dubois

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

CINQUIÈME PARTIE

CHATEAUBRIAND

LE DISCOURS SAVANT DANS L'ITINÉRAIRE
ÉVITEMENTS, ESCAMOTAGES ET INTÉGRATIONS

Alain Guyot
Université Stendhal-Grenoble 3

On n'en finira jamais de démêler l'écheveau des relations complexes entretenues par Chateaubriand avec la matière informative et savante dans la préparation de son voyage en Orient et au cours de celui-ci, puis de la rédaction de l'*Itinéraire*. Comme cela a déjà été montré à plusieurs reprises¹, les différentes préfaces qu'il a données à son récit de voyage témoignent de la volonté qu'il manifeste à se démarquer d'un genre institutionnalisé de longue date, et somme toute fort peu littéraire, tout en satisfaisant aux exigences qu'il lui impose.

Rappelons en effet qu'au moment où paraît l'*Itinéraire*, le récit de voyage est encore, dans sa diversité et à de rares exceptions près², un instrument d'information privilégié pour un public choisi d'intellectuels avides de connaissances nouvelles. Qu'il se présente sous la forme d'une enquête, d'une somme ou d'un guide-itinéraire, et sans même envisager le voyage de découverte, le plus souvent commandité par un gouvernement, sa fonction est de délivrer sur le monde, connu ou pas, et dans les domaines les plus variés, des informations aussi exactes que précises à celui qui souhaite entreprendre un périple ou simplement se documenter, dans le secret de son cabinet. Le regain de faveur que le genre connaît dans les dernières années du XVIII^e siècle tient pour l'essentiel au caractère sérieux de l'entreprise viatique et du produit éditorial qui en découle³.

Or, si respectueux soit-il de la tradition dans laquelle il s'inscrit nécessairement, Chateaubriand n'entend pas faire de la vocation informative propre au grand récit de voyage des Lumières le cœur de son projet d'écriture viatique. Homme d'études, il sait que le pourtour méditerranéen a déjà fait l'objet d'enquêtes multiples et détaillées, dont certaines remontent à la plus haute Antiquité, et

1 Voir en particulier Jean-Claude Berchet, 1994 ; Philippe Antoine, 1997, p. 37-42 ; Alain Guyot et Roland Le Huenen, 2006, p. 15 *sqq.*

2 Pensons en particulier au genre du voyage « littéraire » ou « amusant », mis à la mode au XVII^e siècle par Chapelle et Bachaumont, ou au voyage « sentimental » inventé par Sterne à la fin du siècle des Lumières (pour une synthèse sur cet avatar du récit de voyage et ses répercussions au XIX^e siècle, voir Daniel Sangsue, 2001.

3 Voir Jean-Claude Berchet, 1994, p. 4-6.

qu'il doit intégrer, digérer et, le cas échéant, régurgiter ou discuter certains points de cette abondante matière, à fins de vérification ou d'actualisation. La plupart du temps, le discours qu'il en tire ressortira donc moins à l'information qu'à l'érudition pointue, et il se sait pertinemment attendu sur ce terrain glissant. Homme de l'Empire, il est conscient dans le même temps que le public post-révolutionnaire n'a plus rien à voir avec celui de l'Ancien Régime et qu'en s'étendant, il s'est aussi fragmenté : si certains lecteurs sont effectivement avides de « connaissances positives », d'autres s'en détourneront pour s'intéresser au voyageur, à ses « rêveries », ses « soins », ses « sentiments » et ses « aventures », et il arrive mainte fois à Chateaubriand de réclamer à ceux-ci leur indulgence pour telle ou telle digression érudite⁴. Homme de lettres, il entend enfin marquer le genre de son empreinte en rassemblant la diversité énonciative qui le caractérise sous l'autorité de l'écrivain-voyageur et en donnant à son récit une tournure esthétique et autobiographique⁵. C'est pourquoi il s'agace souvent des lourdeurs du discours didactique, des inévitables répétitions qu'il entraîne et de sa tendance à battre en brèche la réalité magique que lui ont transmise les poètes et les hommes de foi⁶.

La seconde préface de l'*Itinéraire*, essentiellement consacrée à des mises au point au sujet de la matière informative contenue par l'ouvrage, le montre aux prises avec ces exigences contradictoires. D'un côté, il procède à une véritable opération de dégraissage en rejetant en fin de volume⁷ les longues citations qui émaillaient l'édition précédente, afin de permettre au récit de voyage ainsi « débarrassé » de « marcher [...] avec plus de rapidité »⁸. De l'autre, il discute âprement les critiques apportées à certaines de ses affirmations en matière historique et archéologique. Une note suffira pour comprendre les ambiguïtés de sa position :

Au reste, je ne sais pourquoi je m'attache si sérieusement à me justifier sur quelques points d'érudition ; il est très bon, sans doute, que je ne me sois pas trompé ; mais quand cela me serait arrivé, on n'aurait encore rien à me dire : j'ai déclaré que je n'avais aucune prétention, ni comme savant, ni comme voyageur. Mon ITINÉRAIRE est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête, et quelques sentiments de plus dans le cœur : qu'on lise attentivement ma première Préface, et qu'on ne me demande pas ce que je n'ai pu ni voulu donner.

⁴ Voir *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard coll. Folio, 2005, p. 84, 290, 528, etc.

⁵ Voir Jean-Claude Berchet, 1994, p. 11 *sqq.*

⁶ Voir en particulier *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 81 et 349.

⁷ *Ibid.*, p. 543-575.

⁸ *Ibid.*, p. 60.

Après tout, cependant, je réponds de l'exactitude des faits. J'ai peut-être commis quelques erreurs de mémoire, mais je crois pouvoir dire que je ne suis tombé dans aucune faute essentielle. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem, op. cit.*, p. 64)

Chateaubriand convoque ici et reformule la première préface dans le but d'explicitier ses choix, en s'excluant d'emblée de la catégorie des érudits de cabinet (le « savant ») ou de terrain (le « voyageur ») pour justifier les approximations potentielles de son ouvrage et en réaffirmer les qualités intrinsèques (rapidité, attachement aux paysages, à leur description et aux sensations esthétiques qu'ils peuvent inspirer). Mais l'auteur sensible à la critique se fait tout de même un devoir de corriger jusque dans ses textes liminaires les failles de son information – suit en effet une rectification au sujet du Tasse. Palinodie éminemment significative des hésitations de Chateaubriand à l'égard de la matière didactique dans l'*Itinéraire*, de son statut, de ses contenus et surtout de son intégration au corps même du récit, opération douloureuse pour laquelle, on va le voir, il déploie souvent des trésors d'imagination stylistique.

C'est pourquoi, au lieu de procéder au recensement des sources qu'il a utilisées⁹, de ses lectures aussi immenses qu'indéniables ou des inexactitudes et des fantaisies qui peuvent émailler l'*Itinéraire*, on préférera s'intéresser à la manière dont Chateaubriand s'accommode de ce point de passage obligé du récit de voyage aux yeux d'une critique peu indulgente à son égard, fardeau textuel bien lourd pour un récit qui a déjà d'autres visées que l'érudition pure. On voudrait donc examiner, dans le cadre de cette brève étude, les modalités selon lesquelles le récit parvient à « digérer » le discours savant, soit en l'escamotant, soit en l'intégrant au feuilleté énonciatif qui marque l'ensemble de l'ouvrage.

ESCAMOTAGES

Le discours savant, si indispensable soit-il pour établir la crédibilité du voyageur, n'en représente pas moins un poids mort dans la progression du récit, qu'il risque à tout moment d'entraver. Du coup, même s'il ne peut, au fil de l'*Itinéraire*, faire abstraction de certains morceaux de pure érudition, où se trouvent reprises et discutées les positions et les hypothèses de ses prédécesseurs, Chateaubriand s'efforce, dans la mesure du possible, de les escamoter, par différents moyens. D'abord en jouant sur l'assise des autorités qui lui ont ouvert la route : lorsque ces dernières se sont exprimées sur tel ou tel sujet, il n'a rien à ajouter, sous peine de répéter ce qui a déjà été dit. Il ne lui reste alors qu'à

⁹ Voir la bibliographie établie par J.-Cl. Berchet pour son édition de l'*Itinéraire* (*op. cit.*, p. 625-626).

passer à autre chose, en renvoyant à la bibliographie préexistante. L'ouverture du voyage en Égypte est, à ce titre, des plus édifiantes :

On ne s'attend point sans doute à me voir décrire l'Égypte : j'ai parlé avec quelque étendue des ruines d'Athènes, parce qu'après tout, elles ne sont bien connues que des amateurs des arts ; je me suis livré à de grands détails sur Jérusalem, parce que Jérusalem était l'objet principal de mon voyage. Mais que dirais-je de l'Égypte ? Qui ne l'a point vue aujourd'hui ? (*Ibid.*, p. 460)

Suit la traditionnelle bibliographie où sont convoqués, outre les érudits, Volney, Denon, les savants de l'expédition d'Égypte, ainsi que le livre correspondant des *Martyrs*, « plus complet touchant l'antiquité, que les autres livres du même ouvrage »¹⁰. Le terrain est libre alors pour proposer autre chose. Ainsi en est-il à Éleusis :

Tous les voyageurs modernes ont visité Éleusis ; toutes les inscriptions en ont été relevées. [...] Je n'ai donc rien à raconter d'Éleusis après tant de voyageurs [...]. (*Ibid.*, p. 161-162)

128

De fait, le discours didactique cède la place à une méditation où une double tentative de reconstitution des Mystères et de la bataille de Salamine se combine avec une déploration du désert humain et culturel de la Grèce contemporaine. À propos d'un site qui l'intéresse moins, le narrateur peut aussi faire le choix de se débarrasser du discours savant en le déléguant à un tiers, manière élégante de se défausser de cette encombrante responsabilité tout en rendant hommage à telle ou telle autorité, contemporaine ou non :

Je n'ai rien à dire de Smyrne, après Tournefort, Chandler, Peyssonel, Dallaway et tant d'autres ; mais je ne puis me refuser le plaisir de citer un morceau du Voyage de M. de Choiseul [...]. (*Ibid.*, p. 235)¹¹

Plus intéressants s'avèrent les moments où les ressources du récit de voyage sont mises en œuvre pour éviter ou contourner le discours didactique. Il arrive ainsi que les aléas de la route empêchent le voyageur d'accéder à un site, ce qui dispense le narrateur du point d'érudition y afférent : la marche du récit s'en trouve elle aussi singulièrement allégée. C'est souvent le cas en Grèce, où ruines et souvenirs affleurent à chaque instant :

[...] je ne cherchai point à voir le figuier sacré, l'autel de Zéphire, la colonne d'Antémocrite ; car le chemin moderne ne suit plus dans cet endroit l'ancienne voie sacrée. (*Ibid.*, p. 168)

¹⁰ *Ibid.*, p. 461. Voir aussi, p. 106, 168, 174, 178, 243-244, 258.

¹¹ Voir aussi *ibid.*, p. 462-463, 521-522, 528-529.

Le narrateur trouve alors l'occasion de combiner ce bienheureux « incident de parcours », parfois survenu à des autorités plus illustres que lui, avec le renvoi à une bibliographie qui comblera opportunément les lecteurs avides de « souvenirs de l'histoire », cela sans alourdir pour autant son propre récit. C'est ce qui se produit lors du passage de l'isthme de Corinthe :

Obligé de prendre le seul chemin laissé libre, il me fallut renoncer aux ruines du temple de Neptune-Isthmien, que Chandler ne put trouver, que Pococke, Spon et Wheler ont vues, et qui subsistent encore, selon le témoignage de M. Fauvel. Par la même raison je n'examinai point la trace des tentatives faites à différentes époques pour couper l'Isthme [...]. (*Ibid.*, p. 153)

À Athènes, par ailleurs, il tire parti de la règle chronologique propre au genre viatique pour s'éviter de trop longues digressions érudites :

Sans faire de l'érudition aux dépens de mes prédécesseurs, je rendrai compte de mes courses et de mes sentiments à Athènes, jour par jour et heure par heure, selon le plan que j'ai suivi jusqu'ici. Encore une fois, cet Itinéraire doit être regardé beaucoup moins comme un voyage que comme les Mémoires d'une année de ma vie. (*Ibid.*, p. 169)

La logique du récit de voyage est donc ici convoquée pour briser, dans une certaine mesure, celle du discours savant. Le morcellement de ce dernier le rendra plus accessible au lecteur et interdira toute tentative de dissertation érudite au narrateur, qui en profite pour rappeler la spécificité de son projet et se dégager ainsi par anticipation des critiques à venir : la sincérité des émotions primera toujours sur l'exactitude des données scientifiques. Des informations réputées trop connues – celles qui concernent le temple de Thésée, par exemple – seront en revanche renvoyées du côté d'une synthèse postérieure :

[...] je le comprendrai dans les réflexions générales que je me permettrai de faire bientôt au sujet de l'architecture des Grecs. (*Ibid.*, p. 174)

Dans sa visite de l'antique cité de Périclès, Chateaubriand joue ainsi habilement des souplesses que lui accorde la très lâche structure du récit de voyage pour aménager, voire escamoter, le discours savant en fonction de ses besoins.

INTÉGRATIONS

Cette volonté d'aménager le discours savant est une préoccupation constante chez Chateaubriand, toujours désireux de faire passer auprès de la partie la moins avertie de son public la dimension informative, sinon érudite, de son ouvrage et de l'intégrer au mieux au corps du récit comme à l'ensemble de son

projet. On a déjà souligné le souci qu'il manifeste du confort de son lecteur en la matière : en usant de la parabase, il lui arrive de le faire accéder à l'univers de l'histoire, de l'écriture ou de la représentation, sur un mode mi-amusé mi-sérieux. Tantôt il l'entraîne dans une visite fort pédagogique de Jérusalem ou des ruines de Carthage, qui relève pleinement du guide de voyage :

Le lecteur a maintenant sous les yeux le tableau complet des monuments chrétiens de Jérusalem. Nous allons à présent visiter les dehors de la Ville Sainte. (*Ibid.*, p. 355)

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord, etc. (*Ibid.*, p. 446)

Pour se retrouver dans ces ruines, il est nécessaire de suivre une marche méthodique. Je suppose donc que le lecteur parte avec moi du fort de la Goulette [...]. Chevauchant le long du rivage [...], vous trouvez [...] des salines [...]. Passant entre les salines et la mer, vous commencez à découvrir des jetées [...]. La mer et les jetées sont à votre droite ; à votre gauche, vous apercevez [...] beaucoup de débris [...]. (*Ibid.*, p. 525-526)

Tantôt il noue avec lui une sorte de dialogue où se confondent récit et diégèse :

Le lecteur désire peut-être qu'un bon vent me porte en Grèce, et le débarrasse de mes digressions : c'est ce qui arriva le 7 au matin. (*Ibid.*, p. 84-85)

Me voilà donc monté sur un créneau du château de Misitra, découvrant, contemplant et admirant toute la Laconie. Mais quand parlerez-vous de Sparte, me dira le lecteur ? Où sont les débris de cette ville ? Sont-ils renfermés dans Misitra ? N'en reste-t-il aucune trace ? Pourquoi courir à Amyclée avant d'avoir visité tous les coins de Lacédémone ? Vous contenterez-vous de nommer l'Eurotas sans en montrer le cours, sans en décrire les bords ? Quelle largeur a-t-il ? De quelle couleur sont ses eaux ? Où sont ses cygnes, ses roseaux, ses lauriers ? (*Ibid.*, p. 122)

On voit apparaître ici deux postures de lecture pour l'*Itinéraire* : l'une qui s'ennuie « de la critique des arts, de l'étude des monuments, des digressions historiques » et préfère sans doute les aventures et les sentiments du voyageur, tout comme les personnages qui l'accompagnent ; l'autre au contraire, friande de « souvenirs de l'histoire » ou des grands textes, qui recherche « des faits et des connaissances positives »¹². La parabase est donc ici le moyen de désamorcer les

12 *Ibid.*, p. 56, 268, 528.

inévitables tensions liées à la présence du discours savant au sein de la narration pour ce lectorat hétérogène.

La constitution de véritables « kystes d'érudition », pièces de discours savants totalement étrangères à la narration, aisément détachables pour constituer autant de « morceaux » à passer, à retrancher ou, au contraire, à mettre en valeur selon le contexte, peut représenter une solution viable pour ménager les intérêts différents – et souvent divergents – de ces publics. Mais, dans un voyage comme l'*Itinéraire*, on ne parle pas toujours d'Athènes ou de Jérusalem, on ne discute pas toujours de la position de Sparte ou des ruines de Carthage. Le parcours induit la rencontre de mille lieux différents, qui nécessitent autant de mises au point d'étendue limitée, attendues par certains, mais qui ne doivent pas gêner la lecture des autres. On voudrait donc maintenant recenser et analyser les différents moyens auxquels Chateaubriand a recours pour fondre ces micro-séquences d'érudition dans le corps de l'ouvrage et aux résultats plus ou moins heureux de ces tentatives.

L'intégration formelle de la matière savante, quand celle-ci se réduit à une simple notation, passe par la syntaxe ou une pure et simple greffe sur le tissu narratif. La caractérisation adjectivale et ses différentes formes – en particulier la subordonnée relative – est peut-être la forme la plus commune du procédé d'intégration syntaxique :

Le capitain-pacha étant en guerre avec les Maniottes, je ne pouvais me rendre à Sparte par Calamate, que l'on prendra, si l'on veut, pour Calathion, Cardamyle ou Thalames, sur la côte de la Laconie, presque en face de Coron. (*Ibid.*, p. 95)
L'Albanais qui nous avait reçus voulut me régaler avant mon départ d'une de ces poules sans croupion et sans queue, que Chandler croyait particulières à Mégare, et qui ont été apportées de Virginie, ou peut-être d'un petit canton de l'Allemagne. (*Ibid.*, p. 158)

Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. (*Ibid.*, p. 164)

À noter dans ce cas que la description dite « ambulatoire¹³ », si commune dans le genre viatique, fournit un cadre minimaliste et commode à des notations de ce type, en les intégrant au récit par le biais de la narration sur laquelle elles viennent aisément se greffer. Très souvent, par une procédure de motivation inversée, elles paraissent justifier une séquence narrative, alors qu'elles ne font que délivrer au lecteur une information qu'il faut bien intégrer au récit d'une manière ou d'une autre :

13 Voir Philippe Hamon, 1981, p. 189 ; Ph. Hamon emprunte lui-même ce terme à Robert Ricatte (voir *ibid.*, p. 218, n. 16).

En me rendant le matin à la montagne des signaux, [...] j'attrapai un coup de soleil sur une main et sur une partie de la tête. Le thermomètre avait été constamment à 28 degrés pendant mon séjour à Athènes. La plus ancienne carte de la Grèce, celle de Sophian, mettait Athènes par les 37° 10 à 12' ; Vernon porta cette latitude à 38° 5' ; et M. de Chabert l'a enfin déterminée à 37° 58' 1" pour le temple de Minerve. On sent qu'à midi, au mois d'août, par cette latitude, le soleil doit être ardent. (*Ibid.*, p. 207)

Où les degrés radians se combinent aux degrés Réaumur pour expliquer un coup de soleil...

Lorsque l'information à transmettre s'inscrit dans un cadre chronologique, il est facile d'en faire un récit métadiégétique qui s'insère harmonieusement dans le cadre narratif général tout en bénéficiant d'une structure claire, abordable et motivante pour le lecteur. Le discours savant change alors de nature et perd par là l'hétérogénéité fondamentale qui gêne souvent son osmose avec le récit de voyage. Cette procédure de narrativisation apparaît bien entendu sous sa forme la plus flagrante dans le récit de la mort de saint Louis, simple réécriture de Joinville et de Velly¹⁴. À plus petite échelle, on la retrouve dans l'histoire des malheurs du Parthénon, où le présent de narration vient dynamiser le récit du bombardement du célèbre temple par les Vénitiens en 1687 et souligner doublement le saccage par les modernes des monuments les plus admirés par ces mêmes modernes¹⁵. Mais elle apparaît sous une forme encore plus attrayante dans la description de Corinthe, où le narrateur se fait conteur pour relater l'histoire d'un « ouvrier obscur » du temps où « les Césars relevaient les murs » de la ville : il s'agit bien sûr de saint Paul, apôtre des Gentils, dont l'identité n'est toutefois révélée qu'à la dernière ligne du passage. Le récit, en grande partie constitué d'un montage de citations des *Épîtres aux Corinthiens*, et construit sur un effet d'attente, est semé d'indices et élaboré autour d'une analogie architecturale volontairement ambivalente : tandis que « les temples des dieux sortaient de leurs ruines », l'« ouvrier obscur [...] bâtissait en silence un monument, resté debout au milieu des débris de la Grèce », avec l'aide de ses compagnons, « architectes inconnus d'un temple indestructible » que le lecteur aura fini par identifier à la religion chrétienne. Le narrateur se plaît d'ailleurs à signaler que le voyageur à Corinthe, s'il « ne voit pas un débris des autels du paganisme », peut en revanche apercevoir « quelques chapelles chrétiennes qui s'élèvent au milieu des cabanes des Grecs. » La forme de la devinette historique,

14 *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, op. cit., p. 532-540 ; voir aussi p. 725 (n. 1 de la p. 532).

15 *Ibid.*, p. 183-184.

renforcée par l'attrait de la narration et les mystères de l'allégorie, est ici mise au service d'un objectif clairement apologétique.

Lorsque les informations didactiques à transmettre se font plus nombreuses et plus diverses par leur nature et leur statut, les procédures d'intégration se font à leur tour plus variées. L'analyse d'une séquence représentative contribuera à les mettre en lumière : il s'agit du passage consacré à Corfou¹⁶. Séquence où la matière informative, très riche, doit tenir en deux pages denses, si denses que le narrateur, on vient de le constater, se croit en devoir de demander pardon au lecteur pour ses « digressions » intempestives, avant « qu'un bon vent [l]e porte en Grèce ». Elle est pourtant encadrée par une double séquence narrative destinée à la justifier et à la motiver :

Le calme continua le 6, et j'eus tout loisir de considérer Corfou [...].

J'avais le temps de repasser dans mon esprit tous ces souvenirs, à la vue des rivages de Corfou, devant lesquels nous étions arrêtés par un calme profond.

Le voyageur, arrêté au milieu de sa course et dans l'impossibilité de débarquer à Corfou pour faire le tour de l'île, « tue le temps » en se remémorant les souvenirs historiques qui lui sont associés : telle est la motivation fictive utilisée par le narrateur pour créer la pause indispensable à l'introduction, au sein du récit, d'un copieux morceau d'érudition.

Celui-ci se compose de deux alinéas, le premier consacré aux souvenirs de l'Antiquité païenne, le second à ceux du christianisme. Le premier, après une longue énumération des différents noms portés par l'île, s'articule autour d'une double thématique antagoniste : « l'île des Phéaciens » fut, tout au long de l'Antiquité, « le théâtre de la gloire et du malheur ». Autour de ce thyrse rhétorique, les événements de la mythologie et de l'Histoire, grecque, puis romaine, peuvent alors se dérouler et s'entrelacer en un contrepoint ponctué de temps à autre par une intervention du narrateur, d'un bonheur discutable : « Je me rappelais malgré moi... », « ce serait un bien beau tableau à faire que celui de l'entrevue de ces deux Romains [Caton et Cicéron] ! » L'alinéa se conclut sur un autre système d'opposition, entre les tableaux fournis à Thucydide et Tacite, « deux historiens rivaux de génie, dans deux langues rivales », par l'histoire de Corfou.

La problématique chrétienne est introduite par une transition on ne peut plus simple, sinon simpliste (« Un autre ordre de choses et d'événements, d'hommes et de mœurs, ramène souvent le nom de Corcyre [...] »). Après une allusion à la IV^e Croisade, le reste des données est présenté sous le double modèle rhétorique de l'anaphore et de la prétérition. Les informations à délivrer sont en effet

¹⁶ *Ibid.*, p. 83-84.

élaborées sur une structure périodique classique, dont l'apodose confirme l'orientation prétéritive :

Mais si je parlais d'Apollidore, [...] de Georges et de saint Arsène [...] ; si je disais que l'Église de Corfou [...] ; qu'Hélène [...], j'aurais bien peur de faire sourire de pitié les esprits forts.

134

S'ensuit un parallèle entre les deux « apôtres des Corcyréens » et les grands hommes de l'Antiquité aperçus dans la première partie de la digression, où le martyr des seconds est mis en équivalence avec celui des premiers : le passage peut alors se conclure sur une apologie de saint Sosistrate « se laissant brûler dans un taureau d'airain, pour annoncer aux hommes qu'ils sont frères, qu'ils doivent s'aimer, se secourir, et s'élever jusqu'à Dieu par la pratique des vertus ». Au risque de passer pour un « esprit fort », on se permettra de trouver les ficelles un peu grosses et le procédé un peu lourd : l'arsenal rhétorique déployé (thématique postiche pour naturaliser la digression¹⁷, opposition, hypotypose, prosopopée, prétérition, anaphore, style périodique) marque bien les difficultés que Chateaubriand rencontre lorsqu'il s'agit de rendre naturel et comestible un morceau d'érudition touffu, surtout quand celui-ci se double d'une visée apologétique.

Ces expédients rhétoriques sont régulièrement utilisés pour intégrer des passages didactiques, la prétérition dans le cas d'une rapide allusion à un site aperçu durant les déplacements¹⁸, l'anaphore dès que se déploient des références multiples qu'il convient d'articuler. Mais lorsque la matière érudite est moins lourde, le résultat est généralement plus heureux. On comparera ainsi à l'extrait précédent la méditation sur la mer de Tyr¹⁹, construite sur un modèle très proche. Après une brève introduction où le voyageur se dit frappé par le contraste entre la rumeur tempétueuse des flots et le calme d'ensemble du tableau, qui donne son ton au morceau, la séquence s'ouvre, comme précédemment, sur la mise en scène du *je* en contemplation :

Je passai une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr, que l'Écriture appelle la Grande-Mer, et qui porta les flottes du Roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Liban et la pourpre de Sidon ; cette mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes ; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes ; cette mer qui vit Dieu et qui s'enfuit.

17 Voir Philippe Hamon, 1981, p. 185-186.

18 Voir aussi *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 77 (à propos d'Aquilée) et 276 (à propos de Chypre).

19 *Ibid.*, p. 283-284.

Dans ce cas, la réécriture condensée de plusieurs passages bibliques suscite un élan poétique dans lequel l'anaphore se fond mieux, au point qu'elle structure toute la suite, sous des formes variées qui se rapprochent parfois du parallélisme :

Ce n'étaient là ni l'Océan sauvage [...], ni les flots riants [...].
Au midi s'étendait l'Égypte [...] ; au nord s'élevait la Reine des cités [...].
[...] la mer que je contemplais baignait à ma droite, les campagnes de la Galilée, et, à ma gauche, la plaine d'Ascalon : dans les premières, je retrouvais [...] ; dans la seconde, je rencontrais [...].

Cette forme permet au narrateur de quadriller le paysage, auquel il combine harmonieusement images de la Bible, citations et traductions d'Isaïe, du Tasse ou de Rousseau, qui se font écho et entrent en résonance avec les grandes évocations homériques ouvrant le « Voyage de la Grèce »²⁰. Le passage se conclut également par une séquence postiche, qui met fin à la mise en scène initiale et referme une méditation où poésie et érudition se marient sans dommage, car le talent de l'écrivain et du traducteur peut s'y exprimer librement :

Ce fut à regret que je m'arrachai au spectacle de cette mer qui réveille tant de souvenirs ; mais il fallut céder au sommeil.

Lorsqu'il est en verve, le narrateur peut ainsi aisément se jouer d'un morceau d'érudition ou d'une kyrielle d'informations qui s'intègrent alors gracieusement au récit. À cet égard, les pages consacrées à l'île de Zante²¹, qui précèdent tout juste le débarquement en Morée, sont exemplaires de ce que Chateaubriand peut réussir de mieux quand il parvient à truffer son récit de références érudites sans l'alourdir pour autant et tout en donnant l'impression qu'il procède à sauts et à gambades. À partir d'une brève séquence narrative, où est évoqué le nom de l'île dans l'*Énéide*, accompagné de son épithète homérique (« *Nemorosa Zacynthos* »), le narrateur en vient tout naturellement à évoquer les origines prétendument troyennes de la population, son histoire dans l'Antiquité et, surtout, la bienveillance qu'elle a toujours manifestée à l'égard des proscrits. Cette mention ne peut manquer d'amener une réaction enflammée de la part de l'ancien exilé que fut Chateaubriand, qui s'exclame alors :

Si Zante a réellement été le refuge des bannis, je lui voue volontiers un culte, et je souscris à ses noms d'*Isola d'Oro*, de *Fior di Levante*.

20 « Voilà d'autres antiquités expliquées par un autre poète : Isaïe succède à Homère » (*ibid.*, p. 283).

21 *Ibid.*, p. 85-86.

Ce dernier surnom autorise une habile transition, par le biais de la mémoire du narrateur, vers l'étymologie réelle du nom de l'île – qui provient de l'hyacinthe –, assortie d'un commentaire sur l'attribution des noms dans l'Antiquité. Se produit alors la première rupture dans ce *continuum* parfait (« Dans le moyen âge, on trouve sur l'île de Zante une autre tradition assez peu connue »), qui introduit le récit de la mort de Robert Guiscard à Zante et la mystérieuse légende qui lui est attachée (« On lui avait prédit qu'il *trépasserait* à Jérusalem »), sans qu'une réponse claire soit apportée à cette énigme. C'est alors qu'intervient une seconde rupture : le narrateur passe aux productions de l'île, l'huile de pétrole et les raisins, sans qu'on perçoive entre les deux séquences un lien autre que l'association d'idées : la mer Morte, appelée plus loin « lac Asphaltite »²², servirait-elle de lien entre Jérusalem et le pétrole ? Rien ne permet de l'assurer mais on ne peut négliger cette hypothèse. Le narrateur revient alors au personnage de Robert Guiscard, pèlerin comme lui, pour enchaîner sur une citation du seigneur de Villamont, breton comme lui et auteur d'un récit de voyage. Ce nouveau venu lui fait retrouver sans heurt la trame narrative principale :

Le seigneur de Villamont ne s'arrêta point à Zante ; il vint comme moi à la vue de cette île, et comme moi le vent du *Ponent magistral* le poussa vers la Morée. J'attendais avec impatience le moment où je découvrirais les côtes de la Grèce, etc.

Est-ce la perspective de raconter cette découverte et le débarquement à Modon qui suscite à ce point la verve du narrateur ? On ne saurait le dire ; en tout cas, point n'est besoin ici de la moindre thématique postiche destinée à naturaliser le passage didactique, pas plus que d'une idée autour de laquelle composer la séquence ou d'un appareil rhétorique destiné à la structurer : le thyrses autour duquel s'enroulent naturellement les nombreuses informations distillées au fil de l'extrait, c'est le *moi* du voyageur et du narrateur, sa mémoire, ses sensations, son identité et l'histoire de sa vie. On a ici, comme ébauchée, une procédure qui deviendra l'un des traits majeurs de la composition des *Mémoires*.

Encore le *moi* est-il mis, dans ce cas, à la disposition de la séquence informative : la place manque pour montrer de quelle manière il lui arrive de détourner celle-ci au profit du projet autobiographique, apologétique et polémique – sans même parler des moments où le narrateur semble prendre une distance ironique à l'égard de la matière savante et, par-là même, en remettre en question la légitimité²³. Autant de manières pour Chateaubriand de jouer – et se jouer – de l'une des contraintes majeures d'un genre pourtant réputé sans loi auquel, en définitive, il finit par imposer la sienne.

²² *Ibid.*, p. 320-321.

²³ Voir Alain Guyot et Roland Le Huenen, *op. cit.*, p. 91-93 et 97 sqq.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Édition de référence :

Chateaubriand, François, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2005].

Antoine, Philippe, *Les Récits de voyage de Chateaubriand*, Paris, Champion, 1997.

Berchet, Jean-Claude, « La préface des récits de voyage au XIX^e siècle », dans *Écrire le voyage*, éd. Györgi Tverdota, Paris, PSN, 1994, p. 9-13.

Guyot, Alain et Le Huenen, Roland, *L'itinéraire de Paris à Jérusalem : l'invention du récit de voyage romantique*, Paris, PUPS, coll. « En toutes lettres », 2006.

Hamon, Philippe, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, coll. Université, 1981.

Sangsue, Daniel, « Le récit de voyage humoristique (XVII^e-XIX^e siècles) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 101, Paris, 2001, p. 1139-1162.

RÉSUMÉS

STÉPHANE MARCOTTE

p. 11

RUDIMENTS D'UNE POÉTIQUE MÉDIÉVALE APPLIQUÉS À LA *SUITE DU ROMAN DE MERLIN*

L'œuvre médiévale, en raison de son mode de transmission (copie) et de constitution (dans le cas présent, assemblage de plusieurs manuscrits, qui brouillent en partie le dess(e)in initial, exige une approche stylistique particulière, qui portera moins sur la *langue* (altérée dans toutes ses composantes) que sur *l'écriture* (*i. e.* un ensemble de procédés formels qui caractérisent un genre et, au moyen âge, une matière) et les *données psychiques* (conscientes ou inconscientes, inscrites dans la structure de l'œuvre, ses symboles, ses motifs), qui subsistent après le délavage dû aux plus ou moins nombreux passages à la machine à copier.

171

JEAN LECOINTE

p. 27

UNE POÉTIQUE DE L'IMPERTINENCE : LA LIAISON NON PERTINENTE DANS L'*ADOLESCENCE CLÉMENTINE*

Cet article se propose d'isoler l'essence du « badinage » marotique en s'appuyant sur la notion linguistique de non-pertinence, courante en théorie des figures, et définie ici comme une procédure de mise en échec, plus ou moins importante, des anticipations interprétatives du lecteur par le fil du discours. Cet aspect saillant de la manière marotique se découvre en effet non seulement dans la structure du « rentrement » du rondeau, à la fois « clos » (complétude sémantique apparemment atteinte avant le rentrement) et « ouvert » (intégration sémantique du rentrement à la clause, sous couvert le plus souvent de réinterprétation, au moins syntaxique), mais encore dans l'ensemble des discours et des genres, en particulier dans l'épître, à des lieux stratégiques, surtout à la césure et à la rime, que le discours franchit par enjambement, avec une rupture plus ou moins forte de sa linéarité syntaxique ou sémantique. La non-pertinence, la rupture d'interprétation, qui induit réinterprétation rétrospective, le plus souvent malicieuse, manifeste un *éthos* désinvolte, une *sprezzatura* liée tout à la fois à la sociabilité de cour et à la mise en relief rhétorique et métrique des grands paradoxes mystiques, souvent d'origine paulinienne. On suggérera chez Marot une fusion graduelle de ces deux registres autour d'un même « stylème » du décrochement, au bénéfice d'une théologie de l'impertinence, qui se retourne aisément en une impertinence théologique.

« RENTREZ DE BONNE SORTIE » : LE RENTREMENT DES RONDEAUX DANS L'ADOLESCENCE
CLÉMENTINE

À partir d'un étude grammaticale du rentrement dans les rondeaux de Marot, cet article montre en quoi ils répondent aux exigences des théoriciens concernant le rentrement du rondeau (répétition du 1er hémistiche du 1er vers à la fin de chaque strophe) et s'interroge sur l'importance réelle de cette règle dans la réussite des rondeaux marotiques. Il s'agit donc d'une contribution importante à la réflexion critique sur l'esthétique de cette forme fixe qui a connu une grande vogue jusqu'au XVI^e siècle.

« AH, AH ! LE DÉFUNT N'EST PAS MORT » : FORMES DISCURSIVES ET EFFETS
PRAGMATIQUES DE LA CONTREFAÇON DANS *LE MALADE IMAGINAIRE* DE MOLIÈRE

172

Le terme *contrefaçon* ne figure pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie, mais le verbe *contrefaire*, utilisé par Toinette et Argan dans la scène 11 du dernier acte du *Malade Imaginaire*, s'organise autour de trois quasi synonymes qui dessinent une sorte de gradation, de la plus fidèle à la moins fidèle des représentations : « imiter », « déguiser » et « déformer, rendre difforme ». On se propose de montrer ici comment le motif littéraire et dramatique de la contrefaçon, courant dans le genre comique et chez Molière, se décline au niveau discursif en divers phénomènes de superposition et d'hybridation des voix (voix des personnages locuteurs ou voix des personnages énonciateurs). La prise en compte de l'autre dans le discours représenté permet de reconsidérer les effets et enjeux pragmatiques de la contrefaçon, qui par la mise en forme polyphonique qu'elle induit, tant au plan lexical qu'au plan syntaxique et discursif, agence les points de vue énonciatifs de manière plutôt inattendue, autour de la notion d'« accommodement ».

« VOICI QUI EST PLAISANT » : L'EMPLOI DES PRÉSENTATIFS *VOICI* ET *VOILÀ* DANS LE
MALADE IMAGINAIRE DE MOLIÈRE

Les occurrences du couple *voici/voilà* relevées dans *Le Malade Imaginaire* sont nombreuses et variées, nécessitant un classement syntaxique qui fait apparaître des structures parfois complexes ou ambiguës ; cette étude prend en compte à la fois les emplois du présentatif avec un prédicat simple de nature nominale et deux types de construction permettant une double prédication, à savoir la construction canonique de la mise en relief avec proposition relative, et celui,

plus rare, de l'attribut de l'objet. Les emplois de *voici/voilà* méritent en outre une réflexion stylistique, car loin de se limiter à la fonction déictique caractéristique de cette catégorie, ils sont un support privilégié de modulations expressives, de la colère à la raillerie ironique.

GENEVIÈVE SALVAN

p. 93

LA REPRÉSENTATION DES DISCOURS DANS *CLEVELAND* : LE JEU DE L'ALTÉRITÉ ET DE LA VRAISEMBLANCE

Ce travail se propose d'étudier quelques variantes contextuelles des formes canoniques du discours rapporté dans *Cleveland*, variantes liées aux fluctuations de distance entre l'énonciation primaire et les énonciations secondaires. Certes, la gestion de l'hétérogénéité énonciative est au cœur du dispositif énonciatif du roman-mémoires, et répond en cela à une exigence générique. Mais les faits de négociation de l'altérité énonciative que nous étudions induisent des effets stylistiques propres à rendre compte du mouvement énonciatif – à la fois *mouvance* et *émotion* – qui caractérise la voix du mémorialiste.

AGNÈS STEUCKARDT

p. 111

RÉFÉRENCE ET POINTS DE VUE : LES DÉSIGNATIONS DE CROMWELL DANS *CLEVELAND*

C'est à partir de la référence à la réalité historique que le roman-mémoires conduit le lecteur vers un univers de fiction. Dans *Cleveland*, l'ancrage initial de la référence est le personnage de Cromwell, que Prévost donne pour père à son héros-narrateur. L'étude des expressions référentielles permet de montrer l'abandon progressif de la désignation par *mon père* et son remplacement par le nom propre *Cromwell*. La multiplication des points de vue et le cheminement intérieur du narrateur détachent ainsi le narrateur, et donc le lecteur, du lien qui amarrait l'univers romanesque à l'Histoire.

ALAIN GUYOT

p. 125

LE DISCOURS SAVANT DANS L'*ITINÉRAIRE* : ÉVITEMENTS, ESCAMOTAGES, INTÉGRATIONS ET DÉTOURNEMENTS

La position de Chateaubriand à l'égard de la matière savante est loin d'être claire dans l'*Itinéraire*. Conscient de devoir respecter d'une manière ou d'une autre le cahier des charges imposé par la tradition viatique, il sait aussi que son public ne reçoit pas toujours favorablement l'érudition véhiculée par le récit de voyage et que cette dimension, souvent pesante, s'intègre mal à son propre projet littéraire. Il est donc forcé de recourir à des expédients stylistiques

pour éviter, évacuer, escamoter ou intégrer les inévitables remarques d'ordre informatif ou érudit qui émaillent l'*Itinéraire*. Mais se prenant parfois au jeu, il met à profit son talent d'écrivain et sa science de la rhétorique pour offrir à son lectorat des séquences où se combinent harmonieusement matière savante et recherche de style, science et littérature.

JOËLLE GARDES TAMINE

p. 141

LA PÉRIPHRASE CHEZ SAINT-JOHN PERSE

174

Dans la tradition rhétorique, la périphrase est une figure qui permet d'atteindre et d'exprimer l'unité du monde, elle répond donc à une impérieuse nécessité pour Saint-John Perse au moment où il écrit *Vents*, dans un monde qui a perdu ses repères. Après avoir fait un point sur les définitions de la périphrase, cet article en analyse les différentes réalisations figurales (à partir de métaphores, de métonymies, de synecdoques ou d'antonomases).

On s'attache ensuite à montrer que, chez Saint-John Perse, la périphrase participe à la poétique de la célébration du monde. En effet, elle a des affinités particulières avec l'amplification : elle déploie le monde au lieu de le résumer comme le ferait la dénomination directe. Souvent obscure, elle a aussi une fonction d'hermétisme, participant ainsi à la construction d'une parole constituée en rituel poétique, même si elle n'est pas toujours dénuée d'humour...

MATHILDE VALLESPIR

p. 153

CONNEXION ET LOGIQUE POÉTIQUE : D'UNE LOGIQUE D'ATTÉNUATION

Logique et poésie moderne sont traditionnellement opposées. Pourtant, dès lors que l'on accepte que la poésie s'écrit dans la langue, à partir des structures d'une langue, s'impose la question de sa dimension logique.

L'objet de cet article est ainsi de s'interroger sur la logique propre à la langue de Saint-John Perse, et tout particulièrement dans *Vents*.

Cette logique, entendue dans son sens le plus large, comme organisation structurelle et hiérarchique de la langue, tient en effet une place problématique dans l'œuvre de Saint-John Perse : si d'une part la critique souligne le haut degré de rhétoricité de sa poésie (qui suppose donc une organisation du discours), elle met d'autre part en valeur le caractère atypique de sa syntaxe, soulignant notamment la large proportion de phrases nominales dans cette œuvre.

C'est d'un point de vue préférentiellement syntaxique que nous aborderons le problème : l'étude porte ainsi sur les « connecteurs enchâssants », c'est-à-dire les subordinants. Après avoir tenté une cartographie de ces connecteurs, en

s'interrogeant sur leur représentativité relative, et avoir alors constaté la faible représentation de connecteurs enchâssants à forte portée logique (on propose ainsi une typologie de ces connecteurs selon leur puissance logique), on constate que le texte dispose les conditions d'une atténuation de ses articulations logiques, tout d'abord en dissimulant les liens de dépendance syntaxique, puis en substituant aux connecteurs « enchâssants » des connecteurs non enchâssants, enfin, en usant de tours propres à effacer les relations logiques entre propositions.

TABLE DES MATIÈRES

Georges Molinié La stylistique aux concours.....	7
--	---

PREMIÈRE PARTIE : LA SUITE DU ROMAN DE MERLIN

Stéphane Marcotte Rudiments de poétique médiévale appliqués à la <i>Suite du roman de Merlin</i>	11
--	----

DEUXIÈME PARTIE : CLÉMENT MAROT

Jean Lecoite Une poétique de l'impertinence : la liaison non pertinente dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	27
---	----

Jean Vignes « Rentrez de bonne sorte » : le rentrement des rondeaux dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	41
---	----

TROISIÈME PARTIE : MOLIÈRE

Lucile Gaudin-Bordes « Ah, ah ! le défunt n'est pas mort » : formes discursives et effets pragmatiques de la contrefaçon dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	57
--	----

Sophie Hache « Voici qui est plaisant » : l'emploi des présentatifs <i>voici</i> et <i>voilà</i> dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	73
--	----

QUATRIÈME PARTIE : PRÉVOST

Geneviève Salvan La représentation des discours dans <i>Cleveland</i> : le jeu de l'altérité et de la vraisemblance.....	93
---	----

Agnès Steuckardt Référence et points de vue : les désignations de Cromwell dans <i>Cleveland</i>	111
--	-----

177

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6 • PUPS • 2006

CINQUIÈME PARTIE : CHATEAUBRIAND

Alain Guyot

Le discours savant dans l'*Itinéraire* : évitements, escamotages et intégrations..... 125

SIXIÈME PARTIE : SAINT-JOHN PERSE

Joëlle Gardes Tamine

La périphrase chez Saint-John Perse..... 141

Mathilde Vallespir

Connexion syntaxique et logique poétique : d'une logique d'atténuation..... 153

Résumés 171